

## **POUR UNE AUTRE APPROPRIATION ET LECTURE DE L'ESPACE DE VIE.**

**Interview de JEAN CORNELOUP**

*MAITRE DE CONFERENCES-HDR,*

*UFR STAPS Clermont-Ferrand,*

*laboratoire Territoires, UMR PACTE-CNRS, Grenoble.*

*Peux-tu nous dire quelques mots sur le réseau « sportsnature.org » et sur le « CERMOSEM » ?*

Le réseau de chercheurs et des experts en sports de nature (sportsnature.org) est né il y a 10 ans. Il s'est constitué à partir de rapports personnels et dans le souci de mieux organiser la recherche dans ce secteur. Il s'agissait de quitter le monde segmenté de la recherche en STAPS, de mettre en commun, de mutualiser, de constituer une mémoire collective pour aller plus loin dans la connaissance, comme l'exige la démarche scientifique. Constituer une communauté scientifique, organiser des colloques, développer une structure qui puisse être reconnue, identifiée par le champ social et être un pôle de ressources pour les territoires et les divers organismes intéressés, voilà les raisons d'être du réseau. Nous essayons d'élargir le périmètre de son action en l'ouvrant à l'international. Son cœur est toutefois aujourd'hui franco/français. Notre projet n'a pas d'équivalent en Europe, pas plus d'ailleurs que dans l'espace anglo-saxon.

Nous manquons de moyens, particulièrement financiers. Fédérer, pouvoir inviter, élargir, constituer des groupes autour de projets,... coûtent sur tous les plans. Pour autant, nous avons aujourd'hui déjà un certain nombre de partenaires intéressés par notre activité. La légitimité du réseau est un combat. Son intérêt n'est pas évident pour toucher d'autres partenaires économiques. A la limite, les choses sont plus faciles côté « cermosem » qui est lui, la structure scientifique pérenne au sein du laboratoire Territoires.

*Le « CERMOSEM » a-t-il le souci de faire avancer la recherche en STAPS ?*

Oui concernant la recherche sur les sports de nature ; non sur un plan universitaire car son domaine de rattachement est la géographie. Concernant la recherche en STAPS, la recherche se concentre autour de quelques acteurs et de quelques thématiques exclusives (management, l'évènementiel, le handicap et la santé, la performance,...). Il n'y a pas de pôle fort STAPS sur les sports de nature. L'enjeu aujourd'hui est de constituer un collectif de référence sur la ruralité et les pratiques récréatives au carrefour de disciplines, d'institutions et de laboratoires au sein de l'UMR PACTE (Grenoble). Nous voulons avancer sur des approches diversifiées des connaissances. Nous n'avons pas d'a priori théorique. Les STAPS (au niveau de la sociologie) sont marquées par des écoles, des chapelles et par l'absence de volonté forte de mettre en commun. Au plan épistémologique, nous sommes pour une « épistémo » de la transversalité sur le champ des sports de nature. L'absence de mémoire

scientifique partagée empêche toute avancée constructive et constitue un obstacle au progrès significatif des sciences humaines appliquées aux sports de nature.

Le « CERMOSEM » (centre d'étude et de recherche sur la montagne sèche et méditerranéenne), est une antenne ardéchoise de l'université Joseph Fourier de Grenoble. C'est une partie d'un laboratoire qui s'intitule « Territoires » qui lui-même subit la logique actuelle des concentrations et s'est insérée dans un ensemble plus vaste. Le CERMOSEM a été localisé en Ardèche pour nouer des relations avec la ruralité avec le monde agricole, le conseil régional et général, avec la volonté de faire de la ruralité un sujet scientifique.

*Les 19, 20, et 21 novembre prochain pour les 10 ans du réseau, vous organisez au Pradel en Ardèche un symposium international dont le thème principal est : « l'innovation dans les loisirs sportifs de nature ». Pourquoi cette centration sur « l'innovation » et cette référence forte aux « loisirs » ?*

Le problème est toujours de trouver un terme générique le plus significatif possible autour de notre objet de recherche. Nous souhaitons traiter des « sports de nature », des « activités qui se font en milieu naturel » (même si le terme naturel n'est pas exempt d'interrogations). On aurait pu dire « APPN », « activités de nature », « activités de plein air », « activités touristique de nature », « pratiques récréatives de nature ou de plein air ». Le loisir englobe, pour nous, à la fois l'activité touristique mais aussi l'activité quotidienne, celle qu'on peut pratiquer dans la proximité de son lieu de vie. Il s'agissait de choisir le terme le plus à même de rendre compte et de cibler l'objet sur lequel nous voulions travailler. C'est pourquoi nous n'avons pas choisi le terme « sport », pour sa connotation instituée, codifiée et fédérale. Le choix notionnel opéré permet donc d'intégrer ce qui est du sport au sens classique mais aussi les multiples manières dont les activités de pleine nature sont pratiquées. Nous conservons la référence au « sport » pour bien distinguer notre objet des autres formes de loisirs. Nous ne sommes pas dans le loisir culturel (même si des liens forts existent). Nous observons la façon dont les gens se déplacent dans la nature, se confrontent physiquement à elle et jouent avec les éléments et leurs donnent du sens.

*Il y a beaucoup d'hésitation dans le milieu des « APPN » sur la terminologie à employer sur les mots pour décrire la chose. Y a-t'il un enjeu derrière la sémantique ?*

Oui la terminologie n'est pas neutre. Olivier Bessy dans un récent ouvrage collectif (ss la direction de J. Corneloup, Sciences sociales et loisirs sportifs de nature, ed. du Fournel, 2007) montre combien il y a un rapport entre les mots utilisés et finalement, la place que les choses désignées par les mots occupent dans la société. Par exemple APPN, PLEIN AIR sont des termes qui marquent une époque historique préoccupée par les questions de l'hygiène de vie et de la santé, du bon air, par une éducation à la vie dans une société organisée autour de certaines valeurs. Lorsqu'on parle « D'OUTDOOR », qui est un concept nord américain, on veut signifier une ouverture sur la nature au travers d'activités de type « free style », « free ride », une culture du bon temps dans l'environnement incluant parfois le besoin de s'y immerger dans une quête éco-spirituelle. Il y a donc des enjeux derrière le jeu avec les mots. Quelle nature a-t-on en tête, quelle représentation a-t-on du rapport que les individus entretiennent avec elle, quelle vision de l'éducation souhaitée dans et par la nature ? Veut-on

des individus gagnants, actifs, combattifs ou sociaux, écologiques et contemplatifs comme ils peuvent l'être dans leur activité de pleine « nature » ?

*Pourquoi cette insistance sur le loisir ?*

Il ne me semble pas qu'il y ait débat à propos du loisir dans notre société. Nous le mettons en avant pour nous démarquer du concept de sport qui rend compte à nos yeux d'une pratique instituée, codifiée, compétitive ou standardisée. Nous voulons dépasser cette approche restrictive et aborder la question aussi du tourisme et des pratiques récréatives du quotidien. Depuis quelques temps, on voit apparaître des circuits touristiques urbains d'activités de divertissement. A Paris, à Londres, à New York, les habitants mais aussi les touristes, peuvent participer à des randonnées citadines à pied, à vélo, en roller ; ils réinventent l'espace urbain, fréquentent des parcs d'activités récréatives néo-urbaines et peuvent s'adonner à une diversité de pratiques ludiques et esthétiques. L'espace proche citadin devient lieu de loisir actif et temps d'un tourisme « sportif ». Dans les sports de nature, c'est peut-être l'inverse qui se produit. Leurs espaces étaient traditionnellement des lieux de tourisme, souvent coupés de la vie locale et de la ruralité. C'est cela qui change. L'espace naturel devient un lieu de loisir de proximité pour la proximité. Cette forme d'activité monte en puissance. En fait, loisir et tourisme se rapprochent. Le lien entre « le ici et le ailleurs » est en pleine transformation. Les sports de nature se sont invités à la ville ou dans sa proximité. Cela modifie radicalement les relations des populations avec ceux-ci. Méthodologiquement, l'analyse du tourisme, nous aide à comprendre ce qui se passe dans le loisir de proximité, à mieux expliquer les ressorts qui animent des pratiques consistant par exemple sur son lieu de vie ou de travail à avoir accès à des loisirs sportifs de nature. Cette géographie de l'entre-deux comme l'évoque Ph. Bourdeau est intéressante à décrypter actuellement...

Evoquer la question du loisir est une nécessité pour qui veut dépasser, ce que l'analyse actuelle du sport produit, ses standards, ses modèles canoniques de lecture de ces pratiques. Celle n'est plus suffisante pour capter ce qui bouge autour de nous dans ce domaine. Nous nous situons dans le prolongement des travaux de l'INSEP des années 85, qui invitaient déjà les théoriciens et les institutions sportives à considérer que le « Sport » d'aujourd'hui ne peut plus être réduit à la compétition. Historiquement, les activités physiques de nature ne sont organisées par la compétition, mais pilotées par le défi, l'épreuve, l'héroïsme, l'émotion contemplative et la volonté de prendre des distances avec les modèles fédéraux, la ville et l'ordre institué.

*Peut-on opposer à ce point compétition et loisir ?*

Oui encore une fois les « APPN », historiquement, signifiaient qu'on était dans la nature pour faire autre chose que du sport, de la compétition. L'alpinisme, traditionnellement, pour la majorité des pratiquants, la finalité n'était pas d'être le premier. C'était l'épreuve, la conquête, la contemplation, une éthique et une esthétique de vie. Les randonneurs partaient pour autre chose que pour être chronométrés. Il y avait une recherche d'osmose avec son environnement, un bain salutaire, un voyage, une respiration (même si parfois on n'oublie pas de regarder le temps de montée réalisé)...

Mais simultanément, si on veut bien regarder les choses de plus près, la compétition a toujours été présente dans les sports de nature. Dans le cyclisme (si on le considère comme une activité de nature concernant l'ascension des grands cols alpins), dans le canoë-kayak, la

voile, le ski alpin... Le grand changement des années 80, c'est une sorte de généralisation de la compétition dans les activités de pleine nature (sans en faire évidemment une pratique exclusive). A la différence avec les pratiques maritimes, l'alpinisme a refusé d'entrer dans le monde de la compétition, alors que quasiment toutes les autres pratiques se sont « sportivisées ». mais c'est l'exception... On observe cela dans les trails, les raids, les courses en mer, en ski-alpinisme, en escalade... Mais en parallèle, les pratiques de divertissements, du free et de la découverte se sont encore plus développées ; la compétition devenant un possible à côté d'autres. Ce ne sont pas aujourd'hui les pratiques sportives qui tirent et animent le mouvement général des sports de nature. La pyramide de lecture des accroches aux pratiques, si elle est pertinente pour lire les socialisations par le sport, sont obsolètes pour comprendre les autres modes de socialisation à l'œuvre dans le « loisir de pleine nature ». Il n'y a plus de définition univoque des pratiques sportives. Il faut s'inscrire dans une démarche « constructiviste », qui oblige à préciser la définition de l'objet qu'on choisit comme sujet d'étude.

*Quel sens prend le développement de ces pratiques dans nos sociétés, quel sens prennent-elles pour les sujets eux-mêmes ?*

La question est pertinente. Le sport comme objet de connaissances doit être saisi dans son rapport à la société. Il a toujours un miroir social et sociétal. La séparation sport/société pour comprendre le sport n'aurait pas de sens, elle rendrait aveugle, illisible le sujet. Derrière ce rapport se cachent les jeux de pouvoirs, d'identité, de classement, de distinction où se noue la construction des goûts et des dégoûts. Dans une société comme la nôtre, marquée par l'éclatement du social, on est dans un monde du multiple, les individus sont cela et autre chose en même temps. Il n'existe plus une seule façon de construire sa trajectoire sportive, d'autant que celle-ci va encore se modifier au fil du temps. Le loisir sportif était d'abord celui de l'adolescent ou du jeune adulte. Aujourd'hui, il y a plusieurs cycles du loisir, de l'âge maternel au 4ème âge. Leur variété est grande, leur mobile aussi. Le loisir sportif a une longue vie mouvementée. Il y a un renforcement des dynamiques inter et intra-individuelles, donc des façons, dont chacun va construire sa sociabilité sportive. Avant c'était assez simple. Aujourd'hui les identités sportives sont complexes et difficiles à lire. Il faut faire une différence avec les formes de société avec lesquelles on a envie de discuter. Historiquement, il y a eu la société moderne qui du point de vue du sport était organisée à partir du système des grandes fédérations, de la compétition réservée à l'élite. La dynamique était simple, la pyramide sportive jouait son rôle, c'était linéaire, structurée. Il y avait le club, le champion, les championnats, les spectacles sportifs, les médias, les grands événements tels les JO, les rencontres internationales diverses. Cela était hiérarchisé, centralisé, assez descendant. Dans les années 80, ce modèle unique explose. Il n'y a plus de centre, il y a plusieurs centres. Il n'y a plus d'organisation centralisée et unique qui organise et planifie la pratique. Beaucoup de pratiquants décident de faire ce qu'ils ont envie de faire, chez des prestataires privés, dans des associations, dans des groupes informels ou encore individuellement. La complexité régit tout cela. Les prestataires, les entrepreneurs, les consultants, les médias, se saisissent et dynamisent cette réalité. Les territoires sont aussi présents dans le mouvement, ils jouent dans tous les registres, proposent et répondent à la diversité de besoins qui s'expriment. Les femmes, les handicapés, les « tous petits », les anciens, les gays, les ouvriers... Chacun réclame une place dans les univers sportifs. Pour saisir et comprendre ce processus, il faut un nouveau cadre.

*Peut-on à l'égard des loisirs sportifs, de leur dynamique actuelle, évoquer la notion de loisirs « post modernes » ou encore avancer l'hypothèse de rupture anthropologique ?*

Le post modernisme qui suit le modernisme, procède à un marquage social des pratiques, non fondé sur l'appartenance sociale mais sur les styles de vie. C'est le moment de l'esthétique, des désirs partagés dans des groupes de pairs, des communautés de pratique au sein desquelles des genres de vie se rassemblent. Il y a une sorte d'orientation vers le multiple. Tout tend vers la sensualité, vers le plaisir, le narcissisme et il y a aussi la volonté de vivre en proximité avec des « tribus » (éphémères et passagères). Il s'agit d'une fragmentation de la dynamique sociale. C'est la culture de l'instant. Dans ce mouvement post moderne, une partie des pratiques s'orientent vers l'excès, vers le risque réel ou simulé, l'engagement extrême sur d'autres dimensions que celles de la modernité. Les gens ont envie de sortir des routines, ils veulent du spectacle, de la mise en scène. Tout cela procède d'une nouvelle esthétique. Il s'agit de sculpter son corps, d'accéder très vite aux sensations, aux plaisirs. C'est le nouvel hédonisme. Une partie de la population n'a pas le goût de l'effort besogneux, de l'entraînement, de la maîtrise des étapes successives. La tendance est à l'interactivité ! La « technologisation » facilite la chose. Elle apporte la vitesse dans le résultat, l'immédiateté dans la satisfaction. Les prestations vont toutes dans ce sens....

Pourtant, il n'y a pas rupture totale, car l'ancien demeure et côtoie le nouveau. La modernité et sa culture n'ont pas disparu. Cette cohabitation permet l'apparition de nouvelles identités sportives, hybrides, complexes. Elle génère de nouvelles sociabilités qui se propagent à côté des précédentes. La moderne se reconnaissait dans le travail, le devoir, l'effort, la soumission à l'autorité et était plutôt de genre masculin ; la post moderne propose d'autres formes d'expression des individualités. Elle n'est pas construite sur le seul principe de perception de soi (en référence à un modèle canonique) mais sur le souci de soi, le plaisir le bon temps pris. Le grand changement, c'est l'apparition d'autres valeurs orientées vers le jeu avec les éléments, le vertige, l'aléa, l'extrême. Cet hédonisme via les éléments est au fondement du style « free ». Le 1<sup>er</sup> mouvement californien, dans les années 60 était libertaire, politique en quelque sorte. Il se voulait une prise de distance avec la société et ses normes, une contestation. Le 2<sup>eme</sup> mouvement, celui des années 80, est libertin, jouisseur, consommateur, apolitique et donc colle assez bien avec la société des années 80. Ces nouveaux pratiquants (hybrides) peuvent se jouer de plusieurs formes identitaires dans la combinaison des pratiques.

*Dans ces conditions, peut-on encore parler d'unité des pratiques de sports de nature ?*

Quoiqu'on en dise, ces pratiques restent très marquées socialement. Elles restent principalement masculines, urbaines et consommées par les couches supérieures. Elles s'inscrivent de ce point de vue dans la continuité. Des études montrent que ce sont les activités les plus coûteuses qui sont socialement les plus structurantes. La distinction, c'est moins d'en faire ou de ne pas en faire que d'en faire avec intensité, dans la durée et la qualité. Tout le monde, dans des formes diverses peut espérer découvrir ces pratiques. Mais si l'on parle de quantitatif et de qualitatif, seule une minorité répond : « présente » ! Au XX<sup>ème</sup> siècle, les sports « modernes » étaient dominants, aujourd'hui ce sont les sports « post modernes » qui socialement apparaissent avec force. Mais les deux tirent vers le luxe, la qualité et la sur-abondance de prothèses et de médiations produisant toujours plus de décalage entre ceux qui peuvent les vivre et les exclus du système... L'écart grandit entre de petites activités de proximité et le marché mondial du bien être sportif.

Pour être complet dans l'analyse, il faut aussi noter le retour de pratiques traditionnelles, très localisées, sur fond de ruralité qui veut revivre, et cette demande de terroir. On peut suspecter ce retour, son authenticité mais il ne faut pas perdre de vue l'extrême vitalité des terroirs, des pays, leur soif d'exister. Il y a là, tout un patrimoine qui veut resurgir. On doit y être attentif comme on doit observer ce qui se fait et s'invente autour de l'écologie, de l'écotourisme. Avec la montée de la forme trans-moderne qui veut faire le lien entre les formes culturelles précédentes tout en intégrant les préoccupations du durable, une autre dynamique culturelle et sociétale est en émergence qui risque de modifier bien des usages de la nature. Une économie sociale et solidaire et une éco-culture sportive souhaitent ainsi repenser le rapport au tourisme, à l'excès, à la luxure, à l'hédonisme, à la ville, au corps... et aux autres. Il faut être très attentif à ce mouvement qui est en train de devenir l'avant-garde de demain !

*Dans ce contexte, comment vois-tu, les enjeux et les conditions de développement de ces pratiques en EPS et dans le sport scolaire ?*

D'abord, l'Ecole est l'institution qui doit transmettre des fondamentaux culturels à tous. C'est sa mission, c'est une dimension forte. Les « APPN », comme éléments contemporains de la culture doivent trouver place à l'Ecole. Chacun doit pouvoir y entrer, acquérir une formation comprenant des techniques, des valeurs, des compétences, bref un bagage. Cet enseignement doit mettre en perspective des relations en profondeur avec la nature. Sans immersion dans la nature il n'y a pas assimilation d'une culture sportive de nature. Croire que l'on fait des loisirs sportifs de nature en faisant de l'escalade en salle ou sur des petites falaises urbanisés cela n'a pas de sens ! De ce point de vue, je parlerais d'échec pour l'Ecole et j'expliquerais cette situation par une sorte de refus du corps enseignant et des institutions concernées. S'il n'y a jamais eu d'âge d'or dans ce domaine, j'ai l'impression que dans les années 60/70, les projets des établissements, dans ce type d'activités, étaient culturellement plus forts et plus ouverts sur la vie en plein air. Dans la décade 80/90, on a assisté à une sorte de repliement de l'Ecole sur elle-même et sur les mono-pratiques endogènes. Dépasser la situation d'échec actuelle, d'absence significative des APPN à l'Ecole, c'est accepter de changer de conception des choses, de modèle d'enseignement pour ces activités.

Les solutions, à mes yeux, sont d'abord dans le local, dans les territoires de proximité, dans l'exploitation pédagogique de l'environnement proche, de ses ressources, de son patrimoine de loisir sportif de nature et récréatifs. Il faut aller vers des projets de ce type, sur le temps long, sur des pratiques durables qui prennent sens dans leur environnement. On doit apprendre son territoire en y pratiquant des activités, des jeux de plein air ouverts à la créativité et à l'imaginaire ; il s'agit de repenser la culture scolaire de pleine nature. Cela suppose la recherche de synergies avec les acteurs locaux, avec la totalité des ressources locales. Le projet d'établissement est le bon outil pour cela, à condition qu'il vise l'essentiel et pas l'événementiel. Les objectifs doivent être d'ordre culturel et pouvoir être évalués et veiller à l'accessibilité de tous. Le cadre doit donner sens, créer une dynamique qui plonge dans les racines des lieux. L'enjeu pour l'EPS, c'est de retrouver le « plein air », de viser une immersion longue dans l'activité, un nouveau mode de relation entre l'ici et l'ailleurs, la cité et les espaces ruraux de proximité. Il s'agit de faire découvrir aux élèves ce qui est là, proche d'eux et pourtant souvent ignoré tout en oeuvrant pour le développement d'aménagements

adaptés à ces publics. Elle doit permettre de s'approprier son propre espace de vie, sa géographie, son histoire, sa culture tout en invitant les jeunes à s'ouvrir vers cette culture récréative de nature comme invitation au voyage, à la rencontre, à l'ouverture... Cela doit être aussi le moment de découvrir de nouveaux modes de vie, moins sédentaires, plus frustes, exprimant une autre appropriation et lecture du milieu, d'aborder des questions écologiques, concrètement, de traiter des questions fondamentales en lien avec les autres disciplines dans une perspective transdisciplinaire. Le temps de la transmodernité est une invitation à repenser le lien au territoire de vie en créant des ponts avec les différentes ressources locales et non pas en s'enfermant dans une approche républicaine du projet scolaire. Dès lors, le recentrage des enseignants sur le local (ou glocal) autour d'un éco-projet scolaire permettant de revisiter le lien entre l'école, la cité et la nature proximale et éloignée au travers les différentes dimensions qui la constituent se présente comme une piste à explorer dans les années à venir.

*Pour toi, les « APPN » à l'Ecole, c'est : « plus près, plus simple, plus vrai » ?*

Certainement pas plus simple. Mon projet est ambitieux et complexe. Il ne s'agit pas de consommer un espace, mais de le construire dans toutes ses dimensions, y compris humaines. C'est un projet culturel que je mets en débat.